

Le silence des choux : délégation de la parole végétale chez Cyrano de Bergerac

The silence of the cabbages:
Delegation of the vegetal discourse in Cyrano de Bergerac

Adrien Mangili

Université de Neuchâtel

Adrien.mangili@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0003-1321-4895>

Abstract

Cyrano de Bergerac's comic narratives provocatively grant speech to animals and plants, radically decentring anthropocentric perspectives. While animal enunciation has been extensively studied, vegetal discourse in Cyrano's works remains underexplored. This article focuses on the Demon of Socrates' *encomium* praising the intellectual superiority of cabbages in the *Lune*. Beyond its materialist subversion, the speech act raises ethical concerns about appropriating and translating vegetal silence. Though fiction allows cabbages a voice, their muteness persists, foregrounding the incommensurability between human and plant communication. Cyrano's burlesque world paradoxically highlights the violence inherent in ventriloquizing mute beings.

Keywords: free thought, pansensualism, phytosemiotics, skepticism, thought experiments, appropriation of speech

INTRODUCTION

La crise écologique aidant, les approches écopoétiques et écocritiques des textes littéraires en langue française font florès ces dernières années, même si elles laissent encore trop souvent de côté les textes de la première modernité¹. Il est étonnant à cet

¹ Pour une histoire de ces approches, voir Posthumus (2017), Le contexte académique américain a témoigné de plus d'enthousiasme pour les approches écologiques des textes prémodernes. Pour des approches pionnières, voir Finch-Race & Posthumus (2017) et surtout Goul & Usher (2020).

égard que l'œuvre de Savinien de Cyrano de Bergerac (1619-1655) ait suscité peu de lectures écologiques, alors même que ses deux histoires comiques – *Les États et empires de la Lune* (1657) et *Les États et empires du Soleil* (1662) – témoignent d'un vif intérêt pour les êtres vivants, animaux comme végétaux, à qui elles cèdent volontiers la parole (voir Volpilhac, 2020 ; Torero-Ibad, 2005). Il est clair que Cyrano, par son œuvre, cherche avant tout à provoquer un grand décentrement et à humilier les prétentions anthropocentriques du christianisme – comme l'avait fait avant lui Michel de Montaigne dans son étourdissante *Apologie pour Raymond Sebond*². Certes, il met en crise, plus encore que Montaigne, la théorie aristotélicienne de l'âme (Repici, 2010) que s'était appropriée le dogme catholique pour appuyer la centralité de l'humanité dans le projet divin. Mais le vivant n'est pas uniquement un instrument de la rhétorique irrégulière du flamboyant écrivain. Différentes formes de vie peuplent la lune et le soleil littéraires de Cyrano et trouvent dans la fiction le moyen de faire exister leur point de vue et leurs différences (Delehanty & Blakeney, 2014). Au-delà de l'ingénieux artifice narratif, la parole animale, comme la parole végétale, tend vers la reconnaissance d'une forme de sensibilité du vivant, dans le sillage des thèses pansensualistes du philosophe calabrais Tommaso Campanella (Gengoux, 2015).

Derrière la prose burlesque de Cyrano, derrière une pratique du *serio-ludere* qui ressortit d'abord à une stratégie défensive pour contourner les dangers de la censure (Cavaillé, 2008), le discours sur la place des animaux et des végétaux dans le monde s'avère en effet très engagé. Or, si la question de la raison animale suscite de nombreux commentaires au milieu du XVII^e siècle – que l'on pense par exemple à Marin Cureau de la Chambre (voir Corread, 2024) –, la pensée végétale trouve très peu de défenseurs. L'immobilité (relative) et le silence des plantes tendent à les confiner dans les recoins du paysage, comme l'ont magistralement démontré les récents travaux de Dominique Brancher (2015) qui ont contribué à sortir les végétaux de l'ombre. Contrairement à la question du décentrement par l'animal qui a suscité de nombreux travaux, la question de la communication végétale dans les histoires comiques de Cyrano est longtemps restée en friche³. Pourtant, les deux textes interrogent explicitement le mode de pensée des plantes. La présente recherche entend investir ce terrain dans le sillage des travaux pionniers de Brancher. Dans *Quand l'esprit vient aux plantes* (2015), la critique s'est attachée avec beaucoup d'érudition et de finesse à démontrer que la voix du chou dans la *Lune*, comme la parole des Chênes de Dodone dans le *Soleil*, dépend de la fiction pour devenir audible, mais qu'elle n'en demeure pas moins troublante. Placée sous le signe de l'hypothèse, la prise de parole végétale provoque en effet chez le lectorat un puissant décentrement et une brutale humiliation ontologique.

² Cyrano radicalise la pensée de son prédécesseur et applique également au végétal ce que Montaigne réservait à l'animal ; voir Racevskis (2015).

³ Sur l'énonciation animale, dans le sillage des travaux d'Anne Simon, voir Bertrand, Constantini & Horrein (2017) ; sur la question de l'énonciation chez Cyrano, voir Levesque (2010).

Mais, si Brancher a réfléchi positivement à la parole végétale dans les romans cyraniens, elle n'a pas véritablement abordé la question concrète du silence des plantes. L'incommunicabilité entre l'homme et la plante est bel et bien dépassée par la fiction, laquelle permet de rendre la parole du chou *proportionnelle* à l'entendement humain. Et la traduction du silence ne se fait pas sans brutaliser les prétentions anthropocentriques du christianisme, comme nous le verrons dans la première partie. De fait, dans le monde burlesque qu'invente Cyrano, tout semble possible, jusqu'à la parole végétale que le lecteur accepte volontiers au prix d'une forte suspension de l'incrédulité. Or, à trop vouloir croire que les choux peuvent penser et parler dans la fiction, on en oublie justement qu'ils restent silencieux dans *Les États et empires de la Lune*. Le texte souligne justement que le mutisme concret des plantes, à en croire nos faibles oreilles, pose de nombreuses questions philosophiques et éthiques qu'il s'agira pour nous de déplier.

Un épisode des aventures de Dyrcona (anagramme de Cyrano D.), le personnage principal des deux histoires comiques, retiendra mon attention. Il s'agit du discours encomiastique en faveur des « choux intellectuels » (Cyrano, 2000, pp. 111-115) prononcé par le Démon de Socrate dans *Les États et empires de la Lune*. D'abord, je souhaiterais développer les réflexions menées par Bruno Roche sur cette harangue, où le critique décèle, à raison, une défense dissimulée de la matérialité de l'âme. Aussi la question du silence permettra-t-elle de faire apparaître un sens second subversif possible dans ce passage fort chargé. Ensuite, je m'intéresserai au système énonciatif et à la prise de parole du personnage du Démon de Socrate *pour* le chou. Cette délégation de la parole pose de véritables problèmes éthiques, notamment parce qu'elle instrumentalise le mutisme brassicaire.

D'UN SILENCE, L'AUTRE. MUTISME DU CHOU, ABSENCE DE DIEU

Dans un passage célèbre des *États et empires de la Lune*, le personnage du Démon de Socrate propose à Dyrcona – et au lecteur surtout – une expérience de pensée particulièrement suggestive. Il soutient, contre l'orthodoxie religieuse et contre Aristote, que les choux possèdent une âme, une âme similaire, sinon supérieure, à celle des hommes. Contextualisons ce morceau particulièrement volubile qui s'approprie les codes de l'épître savante – codes bien connus de Cyrano : alors que le personnage de Dyrcona, *alter ego* comique de l'auteur, se trouve sur la Lune, il passe la soirée chez l'hôte du Démon de Socrate en compagnie de deux professeurs d'académie et du fils de l'hôte. Les hommes se retrouvent autour d'un banquet particulier, puisque la nourriture leur est présentée sous forme de vapeur. Le héros de l'histoire comique ne se formalise pas, puisque ce n'est pas la première fois qu'il goûte un tel repas⁴.

⁴ Pour l'explication de cette étonnante façon de se nourrir sur la Lune, où l'on « ne vit [...] que de fumée », voir Cyrano (2000, pp. 68-70).

Mais alors que Dyrcona et son précepteur sélénien, le Démon de Socrate, viennent de s'étendre « sur des matelas forts mollets » pour se restaurer, l'un des académiciens, le plus âgé des deux, quitte la salle pour prendre son repas isolément. Curieux de savoir la cause de cette sortie, Dyrcona interroge son précepteur. Celui-ci lui explique que l'académicien « ne goûte point [...] de l'odeur de viande ni même de celle des herbes, si elles ne sont mortes d'elles-mêmes » (Cyrano, 2000, p. 111). Ce véganisme radical, pour ainsi dire, est motivé par une sincère sympathie pour la douleur du vivant. Mais alors que Dyrcona admet que le végétarianisme ne l'« ébahit[] pas tant » parce que les « pythagoriciens » et « quelques saints anachorètes » refusaient de manger des êtres possédant un « *vie sensitive* », il juge en revanche « risible » le régime de l'académicien (Cyrano, 2000, p. 111). La répartie a le don d'agacer le Démon de Socrate et celui-ci lui répond très sérieusement que, quant à lui, il « trouve beaucoup d'apparence » à l'opinion de l'académicien, se lançant ensuite dans un long éloge du chou, auquel Dyrcona semblait refuser l'âme sensitive⁵. L'orateur ne recule devant aucune technique rhétorique, quitte à se contredire parfois, comme le souligne Bruno Roche (2005). Le caractère sophistique de son discours pose problème. Sa parole est suspecte à certains égards et invite à poser un regard critique sur sa harangue, sans qu'il faille toutefois renoncer à l'expérience de pensée proposée. Dans un style judiciaire, il présente d'abord le chou comme une créature de Dieu parmi d'autres, ayant reçu en partage certains dons particuliers. S'il ne possède pas d'âme intellective, par exemple, le chou se reproduit invariablement avec une générosité hyperbolique, puisqu'il peut produire « quatre cent mille » rejetons en une seule vie. Le partage des talents semble répondre à une exigence d'équilibre. L'échelle des êtres s'aplatit et le chou devient une sorte de frère végétal pour l'être humain :

Car, dites-moi, ce chou dont vous parlez. N'est-il pas autant créature de Dieu que vous ? N'avez-vous pas également tous deux pour père et mère Dieu et la privation ? Dieu n'a-t-il pas eu, de toute éternité, son intellect occupé de sa naissance aussi bien que de la vôtre ? (Cyrano, 2000, pp. 111-112).

Les questions rhétoriques du Démon de Socrate, non sans ironie, mettant en œuvre une sorte de maïeutique sério-comique, ne vont pas sans ambivalence. Non seulement elles invitent réellement le lectorat à interroger les desseins divins – quitte à répondre par la négative à ces questions –, mais surtout elles soulignent de façon discrète d'autres silences, celui des anges, explicitement, celui de Dieu implicitement. De fait, le Démon peut interroger les projets de la divinité uniquement parce que celle-ci ne s'est jamais exprimée clairement. Paradoxalement, c'est le silence divin qui autorise une parole réfutant l'anthropocentrisme, donnant à penser le dépassement du silence et faisant du chou un être de pensée. L'hypothèse d'une fraternité entre les vivants se renforce au fil du discours. Et si le chou n'a pas part à l'immortalité (ce

⁵ Sur cet éloge, voir également Molinié (2004).

qui rend sa consommation d'autant plus grave), il n'a pas offensé, quant à lui, « son Créateur au Paradis terrestre » (Cyrano, 2000, p. 112). Le fraticide, évoqué par le Démon de Socrate dans une prosopopée pathétique, n'est d'ailleurs pas sans rappeler le crime de Caïn :

Homme, mon cher frère, que t'ai-je fait qui mérite la mort ? Je ne crois que dans tes jardins, et l'on ne me trouve jamais en lieu sauvage où je vivrais en sûreté ; je dédaigne d'être l'ouvrage d'autres mains que les tiennes, mais à peine en suis-je sorti que pour y retourner. Je me lève de terre, je m'épanouis, je te tends les bras, je t'offre mes enfants en graine, et pour récompense de ma courtoisie, tu me fais trancher la tête (Cyrano, 2000, p. 113).

Je reviendrai sur la délégation de la parole et sur ce jeu énonciatif. Pour l'heure, il s'agit d'abord de souligner le caractère anthropomorphique du chou que redouble la parole active prononcée sur un mode hypothétique (« si cette pauvre plante pouvait parler quand on la coupe »). Or, la ressemblance physique entre l'être humain et le chou, tous deux couronnés d'une « tête », dessine une autre analogie :

Quand il serait vrai, nous avons, en souillant notre âme par où nous lui ressemblions [à Dieu], effacé cette ressemblance [...]. Si donc notre âme n'est plus son portrait, nous ne lui ressemblons pas davantage par les mains, par les pieds, par la bouche, par le front et par les oreilles, que le chou par ses feuilles, par ses fleurs, par sa tige, par son trognon et par sa tête (Cyrano, 2000, p. 113).

Le Démon a beau jeu de soutenir que la similitude entre l'homme et Dieu, comme celle entre le chou et Dieu, ne tient pas sur un plan théologique, son discours invite néanmoins à produire, par triangulation, une image pour le moins étrange et blasphématoire, celle du Dieu-chou. De toute évidence, il s'agit à la fois pour Cyrano de contourner la censure et de singer les raisonnements théologiques. Dans la perspective qui est la nôtre, il est intéressant de souligner que l'image du Dieu-chou tient d'abord par le silence qui accompagne les deux entités muettes (ou que nous ne pouvons pas entendre). L'imaginaire comique est également redoublé par une hypothétique sagesse supérieure que celles-ci partageraient, une « philosophie parfaite », un « intellect universel, une connaissance parfaite de toutes les choses dans leurs causes » (Cyrano, 2000, p. 114). L'élévation du chou ne s'opère toutefois pas sans contrepartie. L'analogie tend, inversement, à réduire la puissance divine. Dieu ne serait-il somme toute qu'un « pauvre végétant », comme semble le suggérer son mutisme ? C'est du moins ce que laisse entendre le Démon de Socrate :

Souvenez-vous donc, ô de tous les animaux le plus superbe, qu'encore qu'un chou que vous coupez ne dise mot, il n'en pense pas moins. Mais le pauvre végétant n'a pas des organes propres à hurler comme nous ; il n'en a pas pour frétiller ni pour pleurer ; il en a toutefois par lesquels il se plaint du [tort] que vous lui faites (Cyrano, 2000, p. 114).

Les strates de sens donnent le vertige. Cyrano, par la voix du Démon de Socrate, ne se contente pas d'envisager sérieusement la pensée végétale. Le mutisme du chou contamine le silence divin et fait émerger implicitement l'idée d'un Dieu frustré par l'incommunicabilité dont il est, paradoxalement à l'origine. Or, si la triple analogie (homme-chou-Dieu) est suggestive et vise à n'en pas douter un « effet épistémologique » (Tinguely, 2005), il n'en demeure pas moins qu'elle s'inscrit dans un régime totalement burlesque et invraisemblable. À n'en pas douter, l'hypothèse de la supériorité intellectuelle du chou reste peu crédible et l'intelligence brassicaire emporte avec elle l'intelligence divine dans le monde des fables et des hyperboles rhétoriques. Le discours du Démon de Socrate réussit le tour de force de déduire du silence du chou la possibilité d'une pensée végétale, tout en suggérant, dans un mouvement contraire, le caractère comique et fabuleux d'une intelligence supérieure. Du silence émerge aussi bien l'idée du plein (la pensée qui remplit la « tête » du chou) et du vide (l'absence de Dieu). Bien qu'inaudibles, les choux, contrairement à Dieu, sont visibles ; ce qui leur confère une certaine supériorité et qui rend leur existence plus palpable. Ce n'est pas un hasard, à ce titre, si le Démon de Socrate compare le silence des choux et celui des intelligences supérieures : « Mais, dites-moi, que nous ont jamais enseigné les anges non plus qu'eux » (Cyrano, 2000, p. 114)⁶. Cyrano entend bien partir du chou et éléver graduellement le regard de son lectorat vers un ciel transparent et silencieux. Rien ne prouve que ce ciel soit vide, mais son animation reste moins tangible que celle du chou.

À un premier niveau de lecture, le discours du Démon de Socrate est donc sérieux : l'humiliation sensorielle invite à une forme de scepticisme ouvert à la différence, à l'invisible et à l'inaudible. Notre ignorance doit interdire tout dogmatisme concernant l'insensible. Il faut *a minima* envisager l'intelligence du chou, comme celle de Dieu. Mais la dimension burlesque de l'éloge paradoxal active un second niveau de lecture potentiel qui fragilise l'existence de Dieu, laquelle apparaît aussi burlesque que la supériorité du chou. Dieu et le chou sont mis dans un même panier, celui des êtres silencieux avec lesquels la communication n'est possible que dans la fiction, moyennant un anthropomorphisme qui dit plus, somme toute, la faiblesse de la conception humaine que la singularité du chou.

TRADUIRE LE SILENCE. JEUX ÉNONCIATIFS ET USURPATION DE LA PAROLE

Il serait toutefois réducteur de ne voir dans l'éloge du chou qu'une simple stratégie visant à dissimuler un contenu hétérodoxe et athée. L'instrumentalisation du chou,

⁶ Sur ces anges et sur la façon dont le premier éditeur des *États et empires de la Lune*, Henry Le Bret, les intègre dans une critique moins dangereuse, du point de vue théologique, dirigée contre les monstres fictionnels, voir Parmentier (2004).

comme l'exercice de ventriloquie, pose aussi des questions éthiques relatives à la place de l'homme dans la hiérarchie du vivant. Loin de perpétuer la position adamique dominante telle que la construit la Genèse, l'économie du passage invite non seulement à expérimenter un puissant décentrement, mais aussi, paradoxalement, à poser un regard critique sur la prise de parole du Démon de Socrate. Son discours ne peut pas être pris totalement au sérieux et il ne doit surtout pas être reçu dogmatiquement. Malgré le concert de voix, les jeux de masques et les délégations de parole, le chou n'en demeure pas moins absent et silencieux. Or ce silence a un double effet : non seulement il confirme l'incommensurabilité de la communication entre l'homme et la plante à ce stade du récit, mais il rend d'autant plus comique le verbiage des êtres de langage, lesquels semblent s'époumoner dans des théories et des disputes qui paraissent bien vaines en comparaison. Mais ce n'est pas tout. En prenant un peu de distance avec cette harangue séductrice, en interrogeant sa façon d'opérer et en relisant minutieusement ce passage à la lumière des autres déclamations du Démon de Socrate, on peut se demander en effet si l'éloge du chou ne constitue pas aussi une forme de violence contre les végétaux. S'esquisse alors une question éthique importante, celle de l'instrumentalisation et de la traduction du silence des plantes, qui dédouble la violence encore plus manifeste de notre incapacité à les entendre et à prendre au sérieux leur point de vue.

Placée sous le signe de l'hypothèse, la voix du chou est une pure projection du Démon de Socrate ; elle ne permet sans doute pas de rendre compte véritablement du point de vue végétal, puisque le chou, humanisé, est aliéné dans sa vraie nature. Le discours rapporté au style direct n'est qu'un leurre au service d'une rhétorique judiciaire burlesque. Comme on l'a dit, le chou, pragmatiquement, ne parle pas ; il n'est même pas présent. Loin de toute agentivité, il est au contraire l'objet du discours ; il est celui dont on parle – comme le rappelle le Démon de Socrate (« ce chou dont vous parlez ») –, puis celui que l'on fait parler. Réduit au statut de marionnette, il ne semble pas exister pour lui-même. À cet égard, lorsque le Démon évoque les « spéculatifs entretiens » des choux (Cyrano, 2000, p. 114), il joue d'équivoque : s'il prétend établir l'existence des discussions rationnelles entre choux, il laisse aussi entendre ironiquement que ces discussions relèvent de la plus pure spéculation. Si le coup vise Dieu et les discours spéculatifs qui entourent sa puissance, il touche aussi de manière collatérale l'hypothèse de l'intelligence des choux. Faut-il imputer ce manque de sensibilité pour l'altérité végétale à Cyrano ou au personnage du Démon de Socrate ? Plusieurs indices suggèrent que Cyrano est conscient des enjeux de cette aporie. Comment penser l'altérité végétale sans violence et sans spéculation hasardeuse ? L'époche sceptique a beau se présenter comme la solution la plus raisonnable, elle ne renonce pas tout-à-fait à proposer une éthique, sinon de l'écoute, au moins du décentrement. Davantage, l'homme est moralement tenu de faire l'effort de s'aliéner en imagination pour envisager d'autres formes de pensée.

Par ailleurs, si le chou semble partager plusieurs traits communs avec Dieu, il ressemble aussi sous certains aspects à Dyrcona-Cyrano lui-même. De fait, il est

à remarquer que la seconde réplique du pseudo-chou reprend les codes de la lettre burlesque, un genre dans lequel s'est illustré Cyrano dès 1654 :

Que si vous me demandez comment je sais que les choux ont ces belles pensées, je vous demande comment vous savez qu'ils ne les ont point, et que tel, par exemple, à votre imitation ne dise pas le soir en s'enfermant : « Je suis, M. le Chou Frisé, votre très humble serviteur, Chou Cabu » (Cyrano, 2000, pp. 114-115).

La signature « votre très humble serviteur » n'est pas sans rappeler le « votre serviteur » qui conclut presque toutes les lettres de Cyrano (2001, pp. 62, 66, 71, etc.). La coïncidence ne permet certes pas d'identifier dans « Chou Cabu » un *alter ego* de l'auteur (sinon avec le C et le B), mais elle souligne la dimension littéraire, c'est-à-dire artisanale, du passage, tout en invitant les lecteurs à réfléchir aux liens entre le chou et Cyrano. Le complément circonstanciel de manière « à votre imitation » gagne alors en épaisseur, puisqu'il peut désormais désigner le genre humain (le chou peut saluer ses amis à la façon des humains) et, plus spécifiquement, Dyrcona-Cyrano (le chou peut signer ses lettres à l'imitation de Cyrano).

Or cette ambiguïté serait un peu vaine, si elle ne faisait pas écho au sort de Dyrcona. La superposition de la tête du chou sur le visage du héros comique invite en effet à réfléchir au statut de Dyrcona lors de son procès lunaire et à l'intervention de son avocat qui le sauve d'un jugement inique. De fait, l'aventurier lunaire est aussi l'objet, quelques pages en amont, d'un discours judiciaire tenu par le Démon de Socrate dont la stratégie rhétorique paraît problématique à bien des égards. Lors de son procès où il est accusé d'avoir dit que la Terre était un monde habité et que la Lune « n'était qu'une lune », Dyrcona est défendu *in extremis* par le Démon de Socrate, qui se charge de plaider à sa place (Cyrano, 2000, p. 99). De fait, le premier procès de Dyrcona s'ouvre parce que le héros comique s'est mis à parler la langue des Séléniens, ou du moins à « l'écorcher un peu » (Cyrano, 2000, p. 88). La réaction du clergé lunaire est vigoureuse et elle interdit à quiconque de « croire que [Dyrcona ait] de la raison » (Cyrano, 2000, p. 90). À n'en pas douter, Cyrano met en scène la violence et la radicalité de la réaction de l'humanité (et peut-être de toute espèce en position de domination) dès que sa supériorité ontologique est remise en question, dès qu'un trouble s'installe dans la distinction des espèces. Le procès est d'ailleurs défavorable à Dyrcona jusqu'à l'intervention providentielle de son avocat. Après avoir soutenu que la cour ne peut pas « condamner cet homme, ce singe ou ce perroquet » si elle le considère comme un homme – parce que « tout homme est libre [...] de s'imaginer ce qu'il voudra » (Cyrano, 2000, p. 99), le Démon de Socrate se lance dans une seconde interprétation des faits reprochés à son client :

J'ai maintenant à vous prouver qu'il ne doit pas être condamné si vous le posez dans la catégorie des bêtes ; car supposez qu'il soit animal sans raison : quelle raison vous-même

avez-vous de l'accuser d'avoir péché contre elle ? Il a dit que la lune [la Terre] était un monde ; or les brutes agissent que par un instinct de nature ; donc c'est la nature qui le dit et non pas lui (Cyrano, 2000, p. 99).

Même si les juges finissent par conclure que Dyrcona est « homme » et qu'il devra faire « amende honteuse », la plaidoirie du Démon de Socrate illustre bien sa tendance à négliger la vérité au profit de son argumentaire. Au même titre qu'il exclut les choux du « *fief de l'immortalité* » pour complaire au discours chrétien, il est prêt à sacrifier l'humanité et la rationalité de Dyrcona pour le sauver. Bien entendu, la fin justifiant les moyens, personne ne lui reprochera d'adopter le point de vue spéciste des Séléniens pour porter secours à son client⁷. Mais la hiérarchisation du vivant sur laquelle s'appuie le Démon de Socrate s'inscrit dans une conception spéciste problématique qui ne va pas sans une certaine violence. Le silence, imposé à Dyrcona, est motivé par une réelle bienveillance, mais il perpétue la hiérarchie que le Démon s'efforce pourtant de combattre. À ce titre, l'appropriation de la parole dont sont victimes Dyrcona, d'abord, et les choux, ensuite, exerce une domination symbolique que les bons sentiments du Démon de Socrate ne suffisent pas à annuler. Maintenus dans le silence par celui qui les défend, les choux, comme Dyrcona, sont réduits au statut peu enviable d'objets de discours. La délégation de la parole contribue ainsi à accentuer la passivité des opprimés. Il n'est pas certain que les choux auraient apprécié en leur for intérieur le discours du Démon de Socrate...

CONCLUSION

Avec un peu de recul, il apparaît assez clairement que la critique de Cyrano porte avant tout sur la traduction du silence par ceux qui s'approprient une parole inaudible, ou inexistante. Si Dieu est moqué par la diatribe du Démon de Socrate, comme on l'a vu dans la première partie, c'est d'abord et surtout l'autorité de ceux qui parlent à sa place qui est dénoncée. Les théologiens, les inquisiteurs, les hommes d'Église s'apparentent à des *traditori*, pour reprendre la locution italienne. Toute délégation de parole paraît ainsi problématique. L'emboîtement des discours (Cyrano de Bergerac prétend que Dyrcona relate la harangue du Démon qui, lui-même, prend en charge la parole du chou) s'apparente dès lors à une façon de mettre en scène cette trahison. Mais, au-delà du caractère suspect d'un tel enchaînement et d'un tel dispositif fictionnel, qui invite à tout le moins à interroger la crédibilité de chaque discours, le mélange des voix sur lequel joue Cyrano constitue peut-être également une solution pour contourner l'aporie de la délégation de parole. La défense des choux silencieux passe, non sans paradoxe, par la critique de ceux qui les défendent. Selon cette perspective,

⁷ La notion de « spécisme » est évidemment anachronique, mais elle permet de désigner une idée bien présente dans le texte, celle de la hiérarchisation des espèces qui profite aux dominants.

le mélange des voix s'apparente à un moyen de diluer la violence de cette traduction, de la désamorcer en dévoilant ses rouages. Sans prendre véritablement la parole à la place des choux, Cyrano invite ses lecteurs à déconstruire à la fois la hiérarchisation du vivant et l'idée que la raison est intimement liée à la parole. Cette déconstruction touche également par ricochet l'anthropocentrisme chrétien, la doctrine de l'immortalité de l'âme et l'idée même de Dieu. Elle frappe enfin de plein fouet la prétention de l'être humain à s'exprimer à la place des êtres qu'il ne peut pas entendre.

Or, contrairement aux choux, les Chênes de Dodone qui prennent la parole dans *Les États et empires du Soleil* sont à l'initiative de la communication. En leur conférant la parole (certes à l'imitation du Démon de Socrate), Cyrano reprend, pour ainsi dire, les éléments principaux de la défense du chou, mais il rend aux Chênes de Dodone l'agentivité que leur refusait, moins théoriquement que pratiquement, le précepteur lunaire de Dyrcona. Non seulement les arbres parlent, mais, en plus, ils se traduisent eux-mêmes en adoptant une langue comprise par Cyrano, à savoir le grec ancien. Bien sûr, c'est toujours Cyrano qui fait parler les végétaux ; bien sûr, les arbres doivent s'aliéner pour se faire entendre, mais le rapport de force, dans le *Soleil*, s'est inversé. Ce sont les arbres cette fois qui s'abaissent, pour ainsi dire. Cette communication fictionnelle, burlesque en ce qu'elle repose sur le détournement d'un mythe ovidien, permet aux arbres de se faire les interprètes de leurs propres langues, des langues décrites en des termes matérialistes. La différence entre les espèces s'estompe malgré la fiction. C'est ce que *Les États et empires de la Lune* suggéraient déjà dans le discours du Petit Espagnol avec lequel conversait Dyrcona lors de sa domesticité. Son compagnon de cage concluait ses discours en rappelant que « dans un homme il y a tout ce qu'il faut pour composer un arbre » et que, pareillement, « dans un arbre il y a tout ce qu'il faut pour composer un homme » (Cyrano, 2000, p. 87). Ce matérialisme radical rend théoriquement possible la communication entre les espèces, puisque rien ne les distingue sur un plan matériel, le seul plan valable. Il suffit de tendre l'oreille : la langue végétale est une langue silencieuse et matérielle, elle est un souffle sensible. Somme toute, le meilleur moyen de ne pas violenter le silence des végétaux c'est encore, comme Cyrano nous invite à le faire, de se laisser bercer par le « vent doux » et par le « bruit délicat » (Cyrano, 2000, p. 278) qui émane des forêts.

BILBIOGRAPHIE

- Bertrand, D., Constantini, M. & Horrein, R. (éds.) (2017). *La Parole aux animaux. Conditions d'extension de l'énonciation*. <https://doi.org/10.58282/colloques.5363>.
- Brancher, D. (2015). *Quand l'esprit vient aux plantes. Botanique sensible et subversion libertine (XVI^e-XVII^e siècles)*. Genève : Droz.
- Cavaillé, J.-P. (2008). *Dis/simulations : Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Accetto : religion, morale et politique au XVII^e siècle*. Paris : Honoré Champion.
- Corread, N. (2024). Des automates vivants ? La controverse de l'instinct (1630-1660). *Dix-septième siècle*, 301, 695-714.
- Cyrano de Bergerac, S. (2000). *Les États et empires de la Lune et Les états et empires du Soleil*. In *Oeuvres complètes*. Vol. 1. Éd. M. Alcover. Paris : Honoré Champion (éditions originales publiées en 1657 et 1662).
- Cyrano de Bergerac, S. (2001). Lettres. In *Oeuvres complètes*. Vol. 2. Éd. L. Erba. Paris : Honoré Champion (édition originale publiée en 1654).
- Deleahnty, A.T. & Blakeney, T. (2014). Textual Engagement with the Other in Cyrano de Bergerac's *L'Autre Monde*. *French Studies*, 68, 313-327.
- Finch-Race, D.A. & Posthumus, S. (éds.) (2017). *French Ecocriticism. From the Early Modern Period to the Twenty-First Century*. Frankfurt am Main : Peter Lang.
- Gengoux, N. (2015). *Une lecture philosophique de Cyrano : Gassendi, Descartes, Campanella. Trois moments du matérialisme*. Paris : Honoré Champion.
- Goul, P. & Usher, J. (éds.) (2020). *Early Modern Ecologies : Beyond English Ecocriticism*. Amsterdam : Amsterdam University Press.
- Levesque, M. (2010). Les mondes à part de l'énonciation : la parole dissociée dans l'œuvre de Cyrano de Bergerac. *Papers on French Seventeenth Century Literature*, 73, 407-419.
- Moliné, G. (2004). La question du chou. *Littératures classiques*, 53, 211-218.
- Parmentier, B. (2004). « Le démon de Socrate ». L'allusion équivoque dans *L'Autre monde* de Cyrano de Bergerac. *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 33. <https://doi.org/10.4000/ccrh.244>.
- Posthumus, S. (2017). Écocritique : vers une nouvelle analyse du réel, du vivant et du non-humain dans le texte littéraire. In G. Blanc, É. Demeulenaere & W. Feuerhahn (éds.), *Humanités environnementales : Enquêtes et contre-enquêtes* (pp. 161-179). Paris : Éditions de la Sorbonne.
- Racevskis, R. (2015). Cyrano's Posthuman Moon : Comic Inversions and Animist Relations. *Symposium*, 69, 214-227.
- Repici, L. (2010). Le jardin des *Parva naturalia* : les Plantes chez Aristote et après lui. In P.-M. Morel & C. Grellard (éds.), *Les Parva naturalia d'Aristote : Fortune antique et médiévale* (pp. 31-45). Paris : Éditions de la Sorbonne.
- Roche, B. (2005). Lucrèce et Cyrano, stratégies libertines pour l'approche du chant III du *De rerum natura. Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, 9, 211-224.
- Tinguely, F. (2005). Un libertin dans la lune ? De la distraction scientifique chez Cyrano de Bergerac. *Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, 9, 73-84.
- Torero-Ibad, A. (2005). Les représentations de la Nature chez Cyrano de Bergerac. *Libertinage et philosophie au XVII^e siècle*, 9, 163-193.
- Volpilhac, A. (2020). « Le rossignol trouvera bon de parler lui-même de soi-même ». Discours animal et subversion libertine dans les *États et Empires de la Lune et du Soleil* de Cyrano de Bergerac. *Itinéraires*, 2. <https://doi.org/10.4000/itineraires.8257>.

